ENTRETIEN AVEC HAMID BEN MAHI ET GUY ALLOUCHERIE

FAUT QU'ON PARLE ! EST UNE PIÈCE ÉCRITE À PLUSIEURS MAINS. C'EST AUSSI UNE PREMIÈRE COLLABORATION ENTRE VOUS, HAMID BEN MAHI, CHORÉGRAPHE ET GUY ALLOUCHERIE, METTEUR EN SCÈNE. POURQUOI AVEZ-VOUS DÉCIDÉ DE TRAVAILLER ENSEMBLE ?

GUY ALLOUCHERIE Avec ma compagnie HVDZ, nous sommes accueillis en résidence à la Fabrique Théâtrale, lieu de création et de recherche. Des gens d'un peu partout viennent y travailler, des projets issus de rencontres multiples y naissent. Nous y avons créé des spectacles avec d'autres compagnies théâtrales, d'autres artistes circassiens, des danseurs. Nous travaillons aussi avec des habitants du bassin minier. Auprès d'eux, nous avons développé un travail sur la mémoire et la condition ouvrière : c'est une démarche qui rejoint le questionnement d'Hamid.

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS RENCONTRÉS ?

HAMID BEN MAHI Aux Rencontres Urbaines de la Villette en 2003 ; Guy présentait *Les Sublimes*, moi *Chronic(s)*. La représentation ayant été annulée, nous nous sommes retrouvés pour une petite performance, mais je connaissais déjà sa démarche artistique et la qualité de son travail. Je m'étais déjà dit que si je devais créer un spectacle en collaboration avec un autre artiste, ce serait avec lui. Il est l'une des rares personnes que je connaisse qui développe de cette façon une réflexion sur l'identité, la mémoire, la réalité aussi. Peu à peu, au fil des rencontres des liens se sont tissés autour du travail et de cette recherche.

COMMENT AVEZ-VOUS MIS EN PLACE CE PROCESSUS DE CRÉATION UN PEU PARTICULIER ?

HBM Pour créer ce spectacle, nous avons procédé par étapes, avec plusieurs résidences-portes ouvertes. En premier, nous nous sommes rendus dans la cité des Aubiers à Bordeaux, où j'ai vécu pendant dix ans, pour y rencontrer les habitants du quartier. J'ai retrouvé des gens que je connaissais et que je n'avais pas revus depuis longtemps. D'ailleurs, je n'avais jamais eu l'occasion de danser devant eux alors qu'à l'origine, mes spectacles ont été faits pour eux et pour ma famille. Ces personnes ne viennent pas dans les salles de théâtre.

Nous sommes donc restés auprès d'eux pendant une semaine avant d'y retourner une seconde fois pour une durée d'une quinzaine de jours. À la fin de ces rencontres et de ces échanges, nous avons fait une performance et filmé ce cadre et son environnement. C'était très important pour eux - comme pour nous - de pouvoir parler ensemble de ces questions d'identité et de mémoire, d'échanger, de filmer, d'écrire autour de ce travail. Nous sommes aussi allés en Algérie, dans la ville de mes parents à Mostaganem, puis dans le Nord de la France, à la Fabrique, lieu que dirige Culture Commune et où réside la compagnie de Guy Alloucherie, ainsi qu'à Avignon.

EN QUOI CETTE FAÇON DE TRAVAILLER EST IMPORTANTE POUR VOUS ?

HBM Ce spectacle est conçu comme un autoportrait où j'évoque mon parcours, mais a aussi pour vocation de révéler un contexte social qui me semble souvent oublié ou représenté sous un angle que je ne reconnais pas. Disons qu'à travers la danse, j'ai eu un cheminement étonnant et très enrichissant, mais longtemps, je me suis simplement contenté de danser. Puis un jour, un chorégraphe – Michel Schweizer - m'a demandé de prendre la parole dans un spectacle : tout le monde a été assez surpris. Cela a donné lieu à une nouvelle création, *Chronic(s)*, un solo dans lequel s'est dégagé une nouvelle voie de travail, un premier questionnement sur l'identité notamment que je souhaite maintenant développer.

En évoquant mon propre parcours de vie, quelque chose de nouveau a émergé dans le rapport que j'entretiens avec la danse hip-hop. Je me suis aperçu que je voulais qu' « elle » prenne la parole et dise ce à quoi elle cherchait à échapper, ce qu'est sa réalité. Jusque-là, nos spectacles privilégiaient le rêve, avec de la belle musique, de superbes décors et costumes. Au bout d'un moment, il m'a semblé que cela n'avait plus de sens. On ne pouvait sans fin développer des mondes imaginaires sur les plateaux et dès qu'on sortait de scène, retrouver un quotidien complètement différent. Cette manière de faire nous emmenait dans un ailleurs sans lien avec la société. Il m'a semblé que nous nous mentions à nous-même et qu'il était nécessaire de s'y prendre autrement. Du coup, j'ai réalisé que je ne faisais plus vraiment de la danse hip-hop mais plutôt des spectacles avec des danseurs hip-hop. Cette précision est fondamentale, je crois. Ceci me permet d'utiliser l'image, la parole, de travailler avec des metteurs en scène, comme Guy.

Ce qui est devenu essentiel pour moi aujourd'hui, c'est de créer en « amenant » cette réalité sur le plateau. J'ai été conduit à développer un travail plus affirmé, plus engagé sur ces questions d'identité et de mémoire. Savoir qui l'on est, d'où l'on vient et pourquoi on fait ça, vers quoi on va… Le pourquoi de ce questionnement et la création qui peut en résulter.

Avec Guy, nous essayons de travailler autour de ces réflexions et de faire entendre cette parole, avec la danse, l'image, à travers l'écriture du spectacle. Nous partageons ce même désir de ne pas nous enfermer dans un milieu avec son propre langage mais d'aller à la rencontre des gens. Ce travail a pris sens grâce aux résidences et aux rencontres que nous avons faites en amont de la pièce. Si je pense aujourd'hui mes créations de manière radicalement différente de ce que je faisais il y a une dizaine d'années, c'est grâce à une remise en question permanente et sur scène et dans ma vie. Cette pièce, créée avec Guy, parle d'un malaise que je peux ressentir actuellement même en tant qu'artiste. J'ai besoin d'entendre, de dire que je suis issu d'un contexte social que la plupart du temps on préfère oublier.

C'EST UNE QUESTION DE LÉGITIMITÉ ?

HBM J'ai besoin de nommer quelque chose qui devrait être évident pour tous et que j'aurais préféré entendre ou ressentir de l'extérieur : « je suis comme les miens un citoyen français qui s'est construit ici ». Nous sommes toute une génération dans ce cas ; non pas « la France de demain » comme on l'entend dire parfois, mais celle d'aujourd'hui.

Je connais davantage la France que l'Algérie. Mes parents ont dû changer pour vivre ici et ils l'ont fait. Nous venons d'un milieu urbain. Nous créons des spectacles avec nos moyens. On associe souvent la culture hip-hop à la violence alors que sa philosophie est différente. Elle est basée sur le respect, l'esprit positif, elle permet de transcender les difficultés, d'exister. C'est une culture que l'on retrouve dans le monde entier. Guy travaille régulièrement avec des gens qui ont été frappés par le chômage et l'exclusion. On attache toujours une image assez négative à ces milieux mais il ne faut pas oublier l'histoire de chacun. Il y a beaucoup de clichés sur ces questions. Nous voulons aussi donner une autre idée de ces mondes où des gens formidables militent, construisent, se battent, ouvrent, enrichissent ce contexte, expérimentent de nouvelles formes.

GA Il est assez insupportable de voir ce qu'il est advenu des territoires industriels. C'est difficile de tenir. Il y avait une culture, une fierté pour les personnes qui travaillaient là, venues de partout. On est allé les chercher et maintenant ils sont montrés du doigt.

Dans ce spectacle, comme pour d'autres projets d'ailleurs, il est question d'indignation et de dignité. Comment parle-t-on de cela ? C'est une nécessité pour moi de croiser ces vécus, de faire entendre leurs voix. De la mémoire ouvrière à la condition émigrée : comment recoller ce tissu social malmené ? Hamid et moi, et que nous avons choisi de vivre une aventure, ou plutôt de faire un spectacle de notre rencontre. C'est là que se situe l'expérience, le point d'origine qui a nourri la création.

Au fil du travail, cet autoportrait est devenu un solo à plusieurs et s'est développé à travers une écriture collective. *Faut qu'on parle !* mêle la danse, le texte, la percussion corporelle, les vidéos. Nous essayons de proposer un projet qui lie nos deux compagnies et les équipes qui nous accompagnent.

HMD Avec le désir de créer un spectacle d'aujourd'hui qui mélange les genres. Il n'y a pas que des choses sombres ; ce qui nous intéresse, c'est de partager un questionnement mais aussi de transmettre ce plaisir à être ensemble.

COMMENT AVEZ-VOUS PROCÉDÉ POUR RÉUNIR CE MATÉRIEL ET LUI DONNER FORME ?

GA Nous avons pris beaucoup de notes puis réécrit. C'est un peu compliqué d'en parler parce qu'il s'agit vraiment d'une écriture collective qui s'est développée à différents niveaux, avec différents médias. On est dans un langage très oral, avec ce désir de *dire*. Nous avons toute liberté pour exprimer cette parole après avoir profité de ces temps de rencontres. Ils ont permis de nourrir, d'élaborer une vraie matière, à partir d'anecdotes de vie mais en les présentant différemment.

Nous avons cherché à créer une forme de spectacle hors des attendus. Nous avons effectué en amont un véritable travail de documentation, traité des masses d'information et réfléchi à différents moyens pour emmener les gens des cités au spectacle, pour trouver des formes qui nous interpellent tous.

Il s'agit là d'un travail d'artistes qui s'emparent du réel avec leur vécu.

HBM Avec la danse, on suggère. Sur scène, elle doit intervenir au moment juste. Douce ou en colère, elle est aussi une parole. On peut, et doit s'en servir de manière toute aussi intelligente que la vidéo. C'est une énergie. Elle permet notamment d'écouter une parole résonner. Le corps peut dire autre chose que les mots. Comment peut-on sortir des barrières et des cloisonnements ? Il faut que les gens se croisent, dans des lieux accessibles à tous. En ce qui me concerne, je ne peux plus danser comme avant avec cette conscience.

Propos recueillis par Irène Filiberti